

Psy de banlieue

DU MÊME AUTEUR :

*Le deuil ensauvagé*, PUF, 2010

*Quand la pudeur prend corps*, PUF, 2002

Sous la direction de Michela Marzano,  
*Dictionnaire du corps*,  
rubriques « pudeur », « voile » et « deuil »,  
PUF, 2006

Sous la direction de Maryse Vaillant,  
*Encyclopédie de la vie de famille*,  
rubriques sur le choix du prénom  
et sur le choix amoureux, La Martinière, 2004

José Morel Cinq-Mars

# Psy de banlieue

Docu-Fiction

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Photographie :  
Philippe de Jonckherre

Version PDF © Éditions érès 2012  
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-1730-7  
Première édition © Éditions érès 2010  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
[www.editions.eres.com](http://www.editions.eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC),  
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris,  
tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

## Table des matières

La promesse .....	9
Cité Guevara, <i>Les visites</i> .....	12
Le Service, <i>Le métier</i> .....	19
Spirale, <i>La consult'</i> .....	25
Du bleu, <i>Les visites</i> .....	29
Un, deux, ou plus, <i>Le métier</i> .....	42
Du bon usage des fenêtres, <i>Les visites</i> .....	46
Recoudre un ours, fabriquer un livre, <i>La consult'</i> .....	61
Mère Ubu, <i>Les visites</i> .....	64
Les colères d'Adama, <i>La consult'</i> .....	71
<i>Out !</i> , <i>Les visites</i> .....	76
Apprivoiser le Hérisson, <i>La consult'</i> .....	87
Écouter, <i>Le métier</i> .....	92
Urgence, <i>La consult'</i> .....	100
Pause, <i>La consult'</i> .....	104
Territoires, <i>Le métier</i> .....	107

La boîte, <i>Les visites</i> .....	118
Les cannes de Mona, <i>La consult'</i> .....	131
Déplacements, <i>Le métier</i> .....	136
Disneyworld, <i>Les visites</i> .....	143
La rose et la sucette, <i>La consult'</i> .....	163
Jour tranquille à Bobigny, <i>Les visites</i> .....	166
Au voleur!, <i>La consult'</i> .....	172
<i>Gipsy song</i> , <i>Les visites</i> .....	175
Naissance, <i>La consult'</i> .....	187
Les arrangements, <i>Les visites</i> .....	191
Hors cadre, <i>Le métier</i> .....	208
Antibes, <i>Les visites</i> .....	212
Dans l'ancre de la sorcière, <i>Le métier</i> .....	220
Lexique d'une psyd'banlieue .....	226

Aux remue.eurs et aux remue.euses

*« Ces choses psychanalytiques ne sont  
compréhensibles que si elles sont relativement  
complètes et détaillées, tout comme l'analyse  
elle-même ne marche que si le patient descend des  
abstractions substitutives jusqu'aux petits détails. Il en  
résulte que la discrétion est incompatible avec un bon  
exposé d'analyse; il faut être sans scrupule, s'exposer,  
se livrer en pâture, se trahir, se conduire comme  
un artiste qui achète des couleurs avec l'argent du  
ménage et brûle les meubles pour chauffer le modèle.  
Sans quelqu'une de ces actions criminelles, on ne peut  
rien accomplir correctement. »*

Sigmund Freud,  
Lettre au Pasteur Pfister, 5 juin 1910

*« La clinique, ça ne se raconte pas, ça se conte. »*  
Claude Spielman,  
Propos au Cercle freudien





## La promesse

On s'en fout !

Voilà. Ils s'étaient tous amenés un après-midi de mai où je pensais pouvoir me consacrer tranquillement à ce qui m'occupait : un grand chagrin d'amour. Vautrée dans mes regrets, j'avais passé quelques heures à gratouiller la plaie saignante en me répétant pour m'en convaincre : « Elle a raison Dominique, François n'est pas un homme pour moi. » Cette première étape de la descente en enfer étant achevée, je m'apprêtais à entamer la seconde, l'enfouissement sous la couette, d'où je me laisserais glisser dans l'abîme d'une inaltérable tristesse.

C'est alors qu'entre la cuisine où je venais d'avaler deux whiskies secs et ma chambre, éberluée, je les avais aperçus dans le couloir. Faut dire qu'ils étaient venus en nombre : la mère Ubu et les Verchoux, le Hérisson et la Sœur Simone, Euphrosine Basseterre et ses enfants, Banou Bano, Jeff et Francette, madame

Fofana, Fatou Bassama, Selma, Adama, Angélique, Benjamin, Mouloud, Toufik, Lupin, Georgia et Toufik, Solange Danville, et les autres... Ils étaient là, debout, serrés les uns contre les autres, muets, pas hostiles mais l'œil sévère.

Ça m'avait fait un choc de les voir rassemblés là, chez moi, dans mon intérieur. D'habitude c'était moi qui allais chez eux, ou alors on se voyait ailleurs, jamais dans mon salon. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien me vouloir ?

C'est Fatou Bassama qui avait parlé pour eux. De sa voix grave et lente, elle avait dit : « Montembeau, on s'en fout de tes peines de cœur. T'as qu'à les étendre sur le balcon et à les laisser se dissoudre dans le vent du soir. Nous, on est là pour bien plus important. On est là pour la promesse. »

« La promesse ? », avais-je balbutié.

« Oui, Montembeau, la promesse. T'as oublié ? Tu répétais : faudrait pourtant que je leur dise aux autres, à ceux qui ne voient rien et qui n'entendent rien, ce qui se passe ici dans nos maisons. Tu répétais qu'il faudrait leur raconter à ceux qui ne savent pas comment on est, comment on vit, et ton métier aussi, tu disais qu'il faudrait raconter, pour qu'il continue, et que d'autres viennent aussi. Tu te rappelles, Montembeau, que tu disais ça ? Et nous, on te croyait. On se disait, on ne sait pas bien parler, ni bien écrire, mais elle, la Milie-Rose, elle sait, elle va le faire. On espérait, on attendait. Mais le temps

passé, et on ne voit rien venir. T'as toujours un prétexte pour faire autre chose. T'attends quoi pour t'y mettre ? T'as quoi de plus important à faire ? Tu dors ou quoi ? »

C'est vrai. J'avais dit ça, je l'avais répété même : un jour je raconterai. Et je n'en avais rien fait. Peut-être que j'avais préféré mes petits malheurs au vrai travail... Peut-être que j'avais dormi, oui. En tout cas, leur visite m'avait réveillée. Plus question de couette, je dormirais dans une autre vie.

J'ai dit : « D'accord, je m'y mets, tout de suite. Promis. » Et je les ai regardés dans les yeux, un à un. Ils ont acquiescé, et ils sont repartis, sans rien dire. Tout de suite après j'ai fait couler un café et j'ai ouvert l'ordinateur : une promesse est une promesse.

Je m'appelle Milie-Rose Montembeau, j'ai 50 ans, je suis psyd'banlieue et il faut que je vous raconte...

## *Les visites*

### Cité Guevara

Gabrielle ! Bientôt sept ans qu'on travaille ensemble ! Quand j'y pense... Je n'aurais jamais cru tenir si longtemps. La première visite avait été si éprouvante.

\*

\*   \*

« T'as fait quoi, toi, pour être là ? » Gabrielle, qui s'excitait sur une cigarette qu'elle n'arrivait pas à allumer, avait haussé les épaules. « Sans importance, avait-elle grommelé. Ce qui compte, c'est qu'on y soit. Allez viens, on rentre. »

Il pleuvait à verse sur la cité Guevara. L'automne soufflait son vent mauvais sur une fin de journée aussi trempée que mes baskets. Je grelottais d'émo-

tion autant que de vrai froid. Derrière nous, s'élevait une cité HLM construite en forme de paquebot. Le genre de lieu bâti par des architectes qu'on devrait condamner à habiter leurs idées. Ça leur ferait passer le goût des pseudo-coursives qui ne sont que des cages à vent juste bonnes à attraper la mort ou à donner le goût de se jeter dans le vide. Et ça leur ferait peut-être se souvenir que la bonne vieille rue, avec ses magasins, ses trottoirs et ses logements au-dessus, c'était tout de même une belle idée. Vivable, je veux dire. Une idée habitable, pas une idée de papier. Je sortais de ma première visite avec Gabrielle, la sage-femme du centre. Et franchement je n'en menais pas large.

Pour cette première visite commune, elle m'avait attendue au coin de la place, en bas de la dalle, dans la Twingo de service. « T'es en retard », et puis rien d'autre. Pour la conversation, ça commençait mal.

Ce nouveau travail avec Gabrielle, ça allait être coton, je le sentais. Même si, c'est vrai, j'avais été volontaire pour l'accompagner dans ses visites. Quand j'avais appris que le Service cherchait une psychologue pour former un tandem avec une sage-femme qui travaillait à domicile avec des femmes ayant perdu leur bébé, j'y avais vu une opportunité pour m'échapper des crèches où je commençais à m'ennuyer, un peu lasse du drame des mères qui s'y séparaient de leur bébé... pour la journée. La perspective de sortir de mon bureau m'avait plu aussi.

J'avais envie de bouger un peu. Ouvrir la fenêtre, sortir, entrer chez les gens, explorer dans le détail un territoire qui m'était déjà familier : j'étais curieuse de voir où ça pourrait me conduire.

J'ai vu.

Madame Bassama habitait au douzième étage de la cité Guevara, un des hauts lieux du département. Trois étoiles au bottin Radin des cités glauques. Arbres rachitiques sous un ciel maigre, sacs plastique dégoulinant des fenêtres, deux ou trois caddies rouillés sur la pelouse exsangue, aboiements de chiens, râles de vieux et pleurs d'enfants ; dans ce qui fut peut-être un jour une aire de jeux, le toboggan est renversé, une carcasse de moto trône dans le bac à sable, ordures dans l'escalier, *manger du rat c'est bon* en phrase d'accueil, *Nique ta mère* en lettres grasses à tous les étages, *ta gueule salope* hurlé par la fenêtre. C'est qu'on l'a amplement visitée, la cité Guevara, avant de trouver madame Bassama. L'adresse était imprécise. Interroger les voisins n'avait servi à rien, personne ne connaissait personne, ou faisait comme si. On avait bien croisé une petite troupe de policiers mais ils n'avaient rien su nous dire d'autre que de déguerpir. « C'est dangereux ici. – Peut-être, mais on a du travail. – Allez-vous en qu'on vous dit, ça craint. – Même pas peur, j'avais dit, crâneuse. – On en a vu d'autres faire les fières et venir ensuite pleurer au poste. » Je me préparais à répliquer qu'ils feraient mieux de nous accompagner plutôt que de

nous faire la morale, mais Gabrielle me tirait déjà par la manche. « Laisse tomber. » Et on leur avait tourné le dos. Pays libre, non ?

C'est en cherchant son nom sur les quatre cents boîtes aux lettres rassemblées dans un même local glacé qu'on avait fini par trouver. Une écriture malhabile avait écrit « Bassama Fatou, bât. C, 12<sup>e</sup> ». On était monté. La porte était enfoncée, et le carreau cassé. Madame Bassama nous avait ouvert elle-même, le visage défait. Hagarde. Son boubou qui avait dû être de fête était froissé, sali. Elle nous avait fait entrer dans une large pièce vide. Aucun meuble, aucune décoration. Pas de chaise, rien pour s'asseoir, pas même une natte ou un vieux canapé. Dans un coin de la pièce un groupe d'hommes accroupis près d'un réchaud à gaz nous avait invitées à partager leur repas. À n'en pas douter, on était ici chez un marchand de sommeil, où les chambres se louent une à une, à plusieurs. Et cher.

Pétrifiée, madame Bassama tenait dans les bras un bébé endormi, sa petite Awa, dont le sommeil paisible au milieu d'une telle désolation semblait comme un nénuphar posé sur un marécage boueux. J'entends encore la voix. Blanche, détimbrée. Et je revois sa posture: debout écroulé. Après, j'en ai souvent vu d'autres, de ces mères debout effondrées debout écroulées debout écrasées debout anéanties. Je ne savais pas encore que je ne m'y habituerai jamais.

Madame Bassama parlait, pas à moi mais à Gabrielle qu'elle connaissait de la maternité, pendant sa grossesse, moi – m'avait-elle vue? –, elle m'avait simplement mis Awa dans les bras comme on confie son enfant au destin quand en soi tout s'est défait.

Une semaine plus tôt, Kadia, la sœur jumelle d'Awa, était morte près de sa mère qui s'était endormie après l'avoir allaitée. Sans un appel, sans un cri, elle s'était dissoute dans l'ombre de la nuit et ne s'était plus réveillée. Au matin, madame Bassama l'avait découverte, inerte, un peu de sang au coin des lèvres. Avait hurlé comme louve blessée. Dans la maison vide aucune voix n'avait répondu à son cri. Il lui avait fallu courir sur la passerelle déserte, frappant aux portes une à une jusqu'à ce qu'elle trouve des voisins qui consentent à appeler les secours. Pompiers, SAMU, tapage, cri, effroi, cri, stupeur, cri, cri, cri. Quand le médecin avait dit, « on ne peut rien pour elle, votre petite fille est morte », madame Bassama l'avait griffé. Au sang. Le médecin pleurait avec elle. Et puis on les avait conduits à l'hôpital, elle, Awa et le corps déjà rigide de Kadia.

Quelques minutes à peine avant notre arrivée, Fatou était rentrée chez elle de l'hôpital où l'on avait gardé Awa une semaine, le temps de l'examiner pour éliminer le risque d'un nouveau drame. Les médecins avaient conclu qu'elle allait bien. Ils avaient aussi redit qu'on ne savait pas expliquer la mort de Kadia. Bébé mort en bonne santé, de rien.



Je savais mais je ne savais pas que mourir de rien, ça arrive des fois chez les bébés. Même chez ceux qui sont aimés, attendus, accueillis, soignés. Ça n'arrive pas souvent, mais toujours trop souvent. Cruauté de la vie qui vient rappeler aux humains arrogants que la vie reste un don. Scandale. Révolte. Effroi. L'heure n'était pourtant pas aux états d'âme. Et si savoir, c'est toujours savoir avec le corps, le mien était d'abord appelé à s'offrir comme rempart au malheur qui rôdait si fort autour d'Awa que j'en sentais le souffle sur ma peau. Elle, elle continuait à dormir dans mes bras, bercée par la voix de sa mère qui racontait le malheur. À peine avait-elle bougé pour mieux se nicher là où elle trouverait appui et chaleur. Quand elle avait ouvert les yeux, sans paraître s'étonner d'être dans des bras étrangers, ses yeux noirs m'avaient fixée comme pour demander : « Es-tu là pour me protéger ? »

Au bout d'un temps dont je n'aurais pas su évaluer la durée, absorbée que j'étais par Awa, Gabrielle avait proposé d'entrer avec madame Bassama dans la chambre où était morte Kadia et où elle n'osait plus pénétrer. Visiblement la proposition l'avait soulagée. Peut-être avait-elle le sentiment que nous prenions ainsi un peu de son malheur sur nous. Ou à tout le moins que nous n'en avions pas peur. Assises en tailleur sur le matelas posé à même le sol, nous étions restées encore un peu à parler doucement, et puis j'avais remis Awa dans les bras de sa mère.

Le regard de celle-ci ne parvenait pas à se poser sur elle. Il errait d'un angle de la pièce à un autre ou se tournait comme vers des paysages intérieurs. C'est seulement après que Gabrielle lui eut chuchoté je ne sais quoi à l'oreille qu'elle s'était un peu animée et avait alors regardé sa fille qui, d'être ainsi contenue dans le regard de sa mère, avait semblé se détendre. Un sourire léger était apparu sur son visage. Mère et fille se retrouvaient, se dire au revoir devenait possible.

En sortant, l'averse froide nous avait cueillies sans même qu'on essaie d'y résister. Je crois que je n'aurais pas supporté qu'il fasse beau. « Je boirais bien un p'tit remontant, avait soupiré Gabrielle, y a mon pote Varoujik qu'a un bistro pas loin d'ici. Tu viens avec moi ou je te laisse au métro? » J'aurais accepté n'importe quoi pour ne pas me retrouver tout de suite toute seule. Alors j'avais dit : « Oui, bien sûr, je viens. »

## Le métier

# Le Service

Mille façons de nommer le lieu où on travaille, et aucune d'anodine. Un mot en dit toujours plus qu'on ne croit, n'est-ce pas? Vous dites quoi, vous, quand vous devez y aller, ou quand vous en revenez : la boîte? la boutique? la société? la fac? le bureau? l'école? le garage? l'hosto? le taf? le turbin? le boulot? le chagrin? Nous, on dit *le Service*. «Le Service nous a embauchés», «le Service demande», «faudrait passer au Service», «on en parlera au Service»...

*Service*, vraiment, on ne pourrait pas mieux dire! Pas seulement parce qu'il fait partie de ce qu'on nomme « Service public » mais parce que *rendre service* prend tout son sens dans notre façon d'être présentes sur le terrain.

Il y a une vingtaine d'années, quand j'ai été embauchée, j'étais encore toute neuve en France où j'étais arrivée deux ans plus tôt de Trois-Rivières, la petite ville au bord du fleuve Saint-Laurent où j'avais grandi. C'était une belle période. Au Service je veux dire. Il était en pleine expansion. Cette même année, nous avons été une quinzaine de psychologues recrutées pour travailler dans ses crèches et ses centres de consultation. Le Service, c'était comme grand cœur palpitant. Ça causait, ça pensait, ça grognait, ça tirait des plans sur la comète, ça travaillait dur aussi. Parfois, on nous autorisait à faire « quatre pas dans les nuages » pour inventer d'autres façons de faire. C'est d'ailleurs ainsi que le Centre avait été créé. Quelqu'un dans le Service avait rêvé d'un lieu possible pour des parents meurtris par le deuil de leur enfant. Et à quelques-unes, ça s'était fait.

Années remuantes, inventives, enthousiastes, passionnées. J'apprenais mon métier, je côtoyais des collègues motivées, je découvrais les visages d'une population bigarrée. Étrangère parmi les étrangers, je parcourais en tous sens un territoire qui devenait le mien. Curieuse et mobile, j'étais de tous les coups, de toutes les actions, de toutes les inventions. Il y avait le travail clinique avec les enfants et leurs parents, avec les femmes enceintes et les ados empêtrés dans leur sexualité. Il y avait les réunions dans les crèches, les discussions avec les directrices, les médecins, les éducatrices, les auxiliaires de